

ANN LECKIE

LA
TOUR
DU
FREUX

Nouveaux
Millénaires

LA TOUR DU FREUX

Du même auteur
dans la même collection

Les chroniques du Radch :

1. La justice de l'ancillaire
2. L'épée de l'ancillaire
3. La miséricorde de l'ancillaire

Provenance

ANN LECKIE

LA TOUR DU FREUX

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patrick Marcel

Nouveaux
Millénaires

Collection Nouveaux Millénaires
dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
THE RAVEN TOWER

© Ann Leckie, 2019

Carte :
© Tim Paul, 2019

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2020



J'ai eu ma première vision de toi à ta sortie de la forêt, au moment où tu croisais le groupe des hauts piquets d'offrandes, avec leurs yeux exorbités, qui marquent la lisière des bois, ta monture avançant au pas. Tu chevauchais aux côtés de Mawat, lui-même une vision qui m'était familière : grand, large d'épaules, de longs cheveux coiffés en dizaines de tresses retenues en arrière par un anneau épais orné de plumes figurées en relief sur l'or, sa cape gris sombre doublée de soie bleue. De l'or pesait aussi à ses avant-bras. Il affichait un vague sourire en te disant quelques mots, mais ses yeux étaient fixés sur la forteresse de Vastai, encore à cinq lieues de distance sur sa petite péninsule : des bâtiments de deux ou trois étages cernés d'une muraille en grès jaune pâle, dont les extrémités convergeaient sur une tour ronde bâtie en bord de mer. Sur le côté terre du mur se dressaient assez de maisons pour constituer une ville, interrompue par un talus et des douves. Des goélands planaient au-dessus des quelques navires aux mâts nus dans le port jouxtant la forteresse et au-dessus des eaux grises au-delà, mouchetées de blanc par le vent et une voile ici et là. On distinguait tout juste les bâtiments en

pierre blanche et les navires plus nombreux de la ville d'Ard Vuskta, de l'autre côté du détroit.

Mawat – et Vastaï – je les connaissais, je n'avais encore jamais eu affaire à toi, aussi ai-je regardé de plus près. De stature menue et d'une taille moindre que Mawat – l'inverse aurait été étonnant, les habitants de la forteresse ont une alimentation tellement plus riche et plus régulière que celle des paysans fermiers d'où tu tirais sans doute tes origines –, tu avais coupé tes cheveux court sur ton crâne, tu portais un seul anneau au bras, et la hampe du couteau à ton côté constituait l'unique marque d'or sur ta personne ; des braies, une chemise, des bottes et une cape, épaisses et résistantes, toutes dans des nuances de verts et de bruns ternes. La poignée de ton épée était de bois gainé de cuir, sans décorations. Tu te tenais raide en selle, même au pas. Probablement parce que tu avais tôt émergé du sommeil pour répondre à un appel, que tu avais ensuite chevauché trois jours avec le repos nécessaire aux chevaux pour seules étapes et que, sans doute, avant de devenir soldat, tu avais eu peu d'expérience de l'équitation.

« Nous avons mené bonne allure, semble-t-il, disait Mawat, et l'Instrument est toujours parmi nous, sans quoi nous verrions des drapeaux noirs flotter sur la tour, et on s'agiterait beaucoup dans la cour. Nous n'avons donc aucune raison de nous presser. Il serait plus facile pour toi – et pour les chevaux, d'ailleurs – que nous accomplissions le reste du trajet au pas, je pense. » Puis, face à l'expression de ton visage : « Qu'y a-t-il ?

— Simplement... » Tu as repris ton souffle. Il était clair que tu avais confiance en lui, plus que tu n'en as en beaucoup de gens en ce monde, sinon je soupçonne

que tu n'aurais pas été là, à chevaucher auprès de lui. Et tu as dû déduire qu'il t'accordait la sienne. Bien que, de sa part, la confiance soit plus assurée ; il a tant de pouvoir sur toi, et toi, aucun sur lui. « Messire, en général, les gens ne... ne parlent pas comme ça de ces choses. » Pas les gens ordinaires, même à Vastaï. Le Bail du Freux, si, ainsi que son héritier et sa proche famille.

Et ses serviteurs, bien sûr. On oublie si souvent les domestiques.

« Je n'ai révélé aucun secret, dit Mawat, ni rien que je n'aie permission de dire. »

Était-ce étrange de l'entendre parler avec un tel détachement de la mort imminente de son père ? Car le décès du Bail du Freux d'Iradène allait nécessairement découler de celui de l'Instrument. Et, en tant qu'Héritier du Bail, Mawat prendrait la place de son père, s'engageant à mourir lorsque périrait le prochain Instrument du Freux.

Le règne du père de Mawat en tant que Bail du Freux avait pesé avec moins de dureté sur le peuple iradéni qu'il ne l'aurait pu. Ce qui ne veut pas dire qu'il s'était montré particulièrement généreux, ni que la paysannerie avait été notablement heureuse durant son mandat, mais il aurait pu être pire, et un nouveau Bail était une incertitude. En conséquence, le peuple iradéni ne parlait en général du père de Mawat que pour lui souhaiter longue vie. Tu es assez jeune pour que cela ait couvert la totalité de ton existence jusqu'ici.

Vous avez tous deux chevauché un moment en silence, des champs ponctués de moutons de part et d'autre de la route, deux freux haut dans les airs, plongeant et s'élevant, silhouettes noires sur le bleu du ciel.

Mawat, le visage sombre durant votre progression, a fini par dire : « Éolo. »

Tu l'as regardé, l'air méfiant. « Messire.

— Je sais, j'ai promis de ne pas être indiscret. Mais quand je serai Bail, je serai en mesure de formuler des demandes. Comme tout le monde, certes, mais il y a toujours le problème de savoir si le Freux écoutera, et toujours un prix à payer. Au moins, moi, le Freux m'écouterait et mon bail est déjà acquitté. Ou le sera. Je peux solliciter quelques faveurs supplémentaires. Le Freux est un dieu puissant. Il pourrait... il pourrait faire en sorte que tu... » Il a eu un geste vague. « En sorte que tu sois qui tu es.

— Je suis déjà qui je suis, as-tu coupé. Messire. » Et après quelques instants de silence : « Ce n'est pas la raison de ma présence ici.

— Non, en effet, a répliqué Mawat, vexé, puis il s'est repris. Tu es ici parce que ce n'est pas pour cela que tu viens. » Il a eu un sourire d'excuse. « Et également parce que je t'ai ordonné de sortir du lit et de sauter en selle. Et tu as chevauché trois jours sans te plaindre, alors même que tu n'excelles pas sur une monture et que tu dois n'être que douleurs, désormais. »

Et après un moment, tu as dit : « Je ne sais pas si c'est une chose dont j'ai envie.

— Non ? a demandé Mawat, surpris. Mais pourquoi pas ? Ce serait plus commode pour toi, au moins. Tu n'aurais pas à te soucier de sangles ni à cacher quoi que ce soit. » Puis, comme tu ne répondais rien : « Ah, là, oui : je suis indiscret.

— Oui, messire », as-tu répondu, la voix tendue malgré le ton courtois.

Mawat a ri. « En ce cas, j'arrête. Mais si tu décides... Bref.

— Oui, messire », as-tu répété, la voix toujours tendue. Vous avez parcouru le reste du trajet jusqu'à Vastaï en silence.



Vastaï est petite, comparée à des villes comme Kybal, origine de la soie de la cape de Mawat. Ou comme la lointaine Thérète, dont il se peut bien que nul en Iradène n'ait jamais entendu parler. Ou Xulah, d'ailleurs, cette ville de vastes conquêtes dans le Sud chaud et aride. Comparée à ces cités – ou même à Ard Vuskitia, de l'autre côté du détroit –, Vastaï n'est guère qu'un bourg.

Tu as suivi Mawat sans mettre pied à terre au long des étroites rues pavées de Vastaï. Les gens, vêtus de verts et de bruns ternes tissés localement, et même, pour un ou deux, de tenues plus colorées de meilleure qualité, vous cédaient le passage, se pressant sans un mot contre le grès jaune des murs, baissant le regard. Tu n'avais aucune raison de le savoir, mais les rues de la ville étaient bien plus désertes qu'elles ne l'auraient dû, étant donné cette journée ensoleillée, chaude pour la saison, et la présence de navires dans le port.

Mawat n'a pas paru le remarquer. Je pense qu'il était crispé et mal à l'aise avant même que vous ne quittiez

tous les deux la forêt, bien qu'il l'ait caché. J'ai eu l'impression que son humeur se concentrait, que ses pensées se braquaient invinciblement sur la tâche à double tranchant qui l'amenait ici : voir mourir son père et prendre sa place. Il ne s'arrêtait pas, ne ralentissait pas, ne se retournait pas pour vérifier que tu le suivais ; il avançait, son cheval toujours au pas, en suivant la rue principale de la ville, la plus large, traversant la grande place pavée de pierre face aux portes de la forteresse et, sans que nul ne l'arrête, passant ces portes pour entrer dans la cour au pied de la tour. Elle était dallée de ce même grès jaune en usage dans tout Vastaï. Il y avait plusieurs bâtiments – la maison commune, vaste et basse, avec ses cuisines à l'arrière ; les écuries et les réserves ; des immeubles sur deux niveaux qui abritaient les bureaux et les appartements. Au milieu de la cour s'étendait un vaste bassin de pierre entouré d'une margelle – le puits de la forteresse. Et, bien entendu, la masse ronde et dressée du donjon. Tout cela dans ce grès jaune.

Tu as sursauté quand un freux s'est subitement posé sur le pommeau de ta selle.

« Ne t'inquiète pas, a dit Mawat. Ce n'est pas lui. »

Le freux a émis un bruit râpeux. « Bonjour, a-t-il dit. Bonjour. »

Tandis que tu fixais l'oiseau, Mawat a mis pied à terre. Des serviteurs ont accouru pour saisir son cheval. Il a levé les yeux vers toi et t'a indiqué de descendre, pour que d'autres puissent se charger du tien. « Ça fait du bien de quitter la selle ? » t'a-t-il demandé tandis que tu obéissais, sa voix badine, un sourire au visage, mais tendu.

« Oui, messire », as-tu répondu avec une petite moue. Le freux n'a pas bougé, placide, tandis que les serviteurs entraînaient ton cheval. J'ai cru que tu allais poser une question, mais une susurration de soieries vertes et rouges a alors capté ton attention, et tu as tourné la tête pour suivre des yeux une femme de haute taille qui allait à grands pas, une corbeille de laine cardée sur la tête, les perles d'or et de verre tressées dans ses cheveux se balançant et cliquetant les unes contre les autres, brillant sur le brun de sa peau.

« Oh, oh, a commenté Mawat en te voyant la regarder passer avec ses jupes qui ondoyaient sous la vivacité de sa démarche. Quelqu'un qui retient ton attention ?

— Qui est cette dame ? » as-tu demandé. Et ensuite, peut-être pour couvrir ton embarras : « Elle a l'air très... » Tu n'as pas réussi à achever la phrase.

« Elle est très, oui, a répondu Mawat. C'est Tikaz. La fille de Radihaw. »

Tu connaissais le nom, sans doute était-il sorti plus d'une fois de la bouche de Mawat depuis votre rencontre. Il est d'ailleurs probable qu'en Iradène tout le monde ait entendu parler du seigneur Radihaw, doyen du Conseil des Préconisations, le plus élevé de tous les conseillers du Bail du Freux, l'un des hommes les plus puissants de toute l'Iradène. « Oh », as-tu répondu.

Mawat a produit un petit son amusé. « Nous sommes amis depuis l'enfance, plus ou moins. Son père n'a jamais perdu l'espoir que je l'épouse ou, du moins, que je lui fasse un enfant afin qu'il ait une chance de voir un petit-fils sur le Banc du Bail. Je vais être franc, je n'aurais rien contre. Mais Tikaz... » Il a fait un geste,

peut-être pour chasser une pensée. « Tikaz n'agit qu'à sa guise. Allons dans la maison commune voir si nous... »

Il s'est arrêté net devant un serviteur portant le surcot noir flottant d'un domestique de la tour. « Messire Mawat, si vous voulez bien, a annoncé celui-ci en s'inclinant. Le Bail requiert votre présence.

— Mais bien entendu », a répliqué Mawat avec une amabilité un peu forcée. Tu as froncé les sourcils, puis, comprenant sans doute qu'ici, à Vastaï, tu allais devoir surveiller chaque mot, chaque frémissement d'expression, tu as adopté une mine de bénigne placidité. « Viens avec moi », t'a lancé Mawat, laconique. Ni une question ni une requête. Il n'a pas attendu ta réponse et s'est tourné pour traverser à grands pas les pâles dalles jaunes de la cour du donjon. Et bien sûr, tu l'as suivi.



La tour du Freux n'est une tour qu'en comparaison avec n'importe lequel des bâtiments voisins. Elle se dresse sur la pointe extrême de la minuscule péninsule où est édifiée la forteresse de Vastaï, trois spacieux niveaux circulaires en pierre jaunâtre, un toit cerné par un parapet. Un unique porche large sur le rez-de-chaussée aveugle, par lequel tu as suivi Mawat. Les gardes qui flanquaient la porte ne l'ont pas regardé, n'ont pas bougé quand vous êtes entrés tous les deux. Ce rez-de-chaussée était encore pavé de pierre jaune, couverte de nattes en roseaux tressés, un unique garde était posté au pied de l'escalier qui courait le long du

mur courbe jusqu'à l'étage. Le garde a levé une main pour vous arrêter tous les deux, mais Mawat l'a ignoré et a gravi l'escalier, visage en avant, épaules carrées, montant avec détermination mais sans hâte. Tu lui as emboité le pas, jetant un coup d'œil en arrière au garde déconfit, peut-être avec un sentiment de sympathie face à son dilemme, mais tu as de nouveau tourné la tête vers Mawat au bout d'un instant à peine. Durant ton ascension, ta moue perçait par moments sous la placidité que tu veillais à afficher. Tu n'as pas grandi au milieu de ce genre de manœuvres si courantes à Vastaï, tu manquais clairement de pratique, mais, tout bien considéré, je dirais que tu t'en tirais honorablement.

Il règne dans la tour une vibration constante, grave, à peine audible. Tout le monde ne la perçoit pas. J'ai cru que tu l'entendais – tu as baissé les yeux vers tes bottes usées, ensuite vers le mur à ta droite, incliné très légèrement la tête, comme pour capter un son ténu. Puis l'escalier a atteint un palier, tu as débouché sur la vaste chambre circulaire à l'étage supérieur, et Mawat a avancé de trois pas dans la pièce avant de s'arrêter abruptement.

Il y avait une estrade. Un banc de bois sculpté d'un embarras de figures, de bas-reliefs de feuilles et d'ailes stylisées. Auprès du banc était agenouillé un homme en tunique de soie grise brodée de rouge. De l'autre côté se tenait une femme en robes bleu marine, aux épais cheveux gris taillés court. Entre eux, un homme siégeait sur le banc, tout habillé de blanc – chemise blanche, chausse blanches, cape blanche –, ce blanc parfait, immaculé, d'une perfection et d'une abondance que

seule peut assurer une intervention divine ou, à défaut, les efforts de dizaines de serveurs employés à l'unique tâche de blanchir et de nettoyer.

Tu as déduit, sans aucun doute, que l'homme assis sur le banc était le Bail du Freux en personne, le père de Mawat. Nul autre n'aurait osé prendre place sur ce siège, pas s'il voulait y survivre. Tous les Iradénis savent que s'asseoir sur ce banc – et vivre – est la preuve ultime de l'acceptation d'un nouveau Bail par le Freux. Tu n'avais encore jamais vu ce meuble, mais tu as dû le reconnaître à l'instant où tu as posé les yeux sur lui.

Tu as probablement su par les traits anguleux de son visage qui était l'homme à genoux, pour avoir vu sa fille à peine quelques instants plus tôt. Mais même si cela ne te l'avait pas révélé, je suis sûr que tu as compris que c'était le seigneur Radihaw du Conseil des Préconisations. Qui d'autre serait si proche du Bail ? Et la femme devait donc être Zésumé, des Silences. À l'extérieur de Vastaï, les assemblées des Silences ne sont plus guère pour les vieilles femmes de la région qu'une occasion d'échanger des ragots et de banqueter, mais elles avaient commencé comme une association religieuse secrète. Ces sessions villageoises des Silences comportent encore des rituels ayant pour but de nourrir et d'apaiser des dieux depuis longtemps absents d'Iradène. Mais, à Vastaï, les Silences ont un rôle essentiel à jouer dans les affaires du Bail du Freux.

Devant l'estrade, face au Bail, se tenaient trois visiteurs xulahnais, jambes nues, avec de courtes capes et tuniques, et des chaussures ouvertes au bout. Une quatrième personne, plus raisonnablement vêtue d'une veste et d'un pantalon, s'adressait au Bail. « Simplement pour

traverser le détroit, bon et généreux seigneur. Il n'y a que ces trois Xulahnais et leurs serviteurs, qui arrivent du Sud lointain, en route vers le Nord.

— C'est en effet un long voyage, a commenté messire Radihaw. Et il n'y a rien, dans le Nord, sinon de la pierre et de la glace.

— Ils souhaitent voir des endroits qu'ils n'ont encore jamais visités, a expliqué la personne en veste et pantalons. Quand ils en auront vu assez, s'ils n'ont pas péri avant, ils rentreront chez eux composer un récit de leurs voyages, pour lequel ils s'attendent à recevoir l'estime de leurs compatriotes. »

Tu observais la scène, fixant tour à tour le Bail vêtu de blanc, et le groupe de Xulahnais à demi couverts. Tu avais certainement déjà entendu parler de Xulah. À intervalles irréguliers, des marchandises venant de là-bas réussissent à franchir les montagnes pour arriver entre les mains des Tells, l'un des peuples qui vivent au sud du territoire iradéni. Ou ces marchandises se retrouvent à bord d'un navire. N'importe quel vaisseau de bon tonnage qui croise entre la mer d'Épaulement et l'océan du Nord doit traverser le détroit et, de droit, verser un péage aux gouvernants de l'Iradène et d'Ard Vuskta. Ainsi le Bail, le Conseil des Préconisations et les membres importants des Silences portent-ils de la soie, boivent-ils du vin et même, à l'occasion, mangent-ils des figues confites dans des pots de miel.

Mawat ne quittait pas non plus la scène des yeux. Pas les Xulahnais, mais le Bail lui-même, le fixant, avant de battre des paupières, incrédule, devant Radihaw, et de froncer les sourcils à l'adresse de Zézumé.

« Mawat, a salué le Bail du Freux. Bienvenue chez toi. »

Mawat n'a pas fait un geste ni dit un mot.

Tu as fini par remarquer dans quel état se trouvait Mawat, son regard choqué, comme si, s'étant jugé en confiance dans un territoire sûr et familier, il avait soudain reçu un coup de poignard entre les côtes. Il semblait paralysé, incapable même de respirer.

« Voici mon héritier », a déclaré l'homme vêtu de blanc sur le banc devant le silence de Mawat, sous l'œil des Xulahnais, calculateur pour certains, vaguement intéressé pour d'autres. « Viens, Mawat, place-toi près de moi. » Il a indiqué d'un geste l'espace derrière lui. Radihaw et Zézumé, de part et d'autre de lui, étaient figés comme des statues.

Mawat n'a pas bougé. Au bout d'un moment, le Bail a ramené son attention vers les visiteurs xulahnais et a conclu : « Je prendrai votre requête en considération. Revenez demain. »

Cela a paru déprimer l'un des Xulahnais, puis les trois autres, après traduction. Deux d'entre eux ont jeté à leur interprète un regard mécontent, avant d'en échanger un entre eux. Ils ont regardé le troisième, qui s'est tourné vers le Bail pour répondre en iradéni, avec un étrange accent : « Nous vous remercions d'y réfléchir, grand roi. » Le Bail n'est pas un roi et le mot qu'a employé le Xulahnais a pour origine le tell, un langage courant au sud de l'Iradène. Je suppose que tu le parles toi-même. Tous les Xulahnais se sont ensuite inclinés très bas et ont pris congé.

« Quoi ? » a articulé Mawat après leur départ, d'une voix blanche. Qu'est-ce que je vois ? »

Un moment de silence, exception faite de ce raclement perpétuel, à peine audible, une sensation perçue à travers les semelles de tes bottes plus qu'un son véritable.

« Où est mon père ? a demandé Mawat quand on ne lui a rien répondu. Et que faites-vous sur ce siège ? »

Ah, ça, c'était une surprise pour toi ! Tu avais présumé que le personnage qui te faisait face n'était autre que le père de Mawat, l'homme qui avait été Bail du Freux toute ta vie durant. Tu n'avais aucun moyen de savoir que ce n'était pas lui.

« Messire Mawat, a commencé Radihaw. Avec tout le respect que je vous dois, rappelez-vous à qui vous parlez.

— Je parle à mon oncle Hibal, a répliqué Mawat, toujours sur ce ton tendu et atone. Qui occupe, inexplicablement vivant, le siège du Bail, alors que nul autre que mon père ne devrait s'y trouver. À moins que le Freux ne soit mort et que le Bail ne l'ait suivi dans la mort, auquel cas toute cette forteresse devrait être drapée de noir et tout le monde, autant dans la forteresse qu'en ville, devrait porter le deuil. » Il a tourné la tête pour considérer Zésumé aux robes bleues. « Et ce banc devrait rester vide jusqu'à ce que je vienne l'occuper.

— Il y a eu une complication, a répondu Zésumé. L'Instrument est mort quelques heures seulement après que le messenger est parti vers vous. Beaucoup plus tôt que quiconque ne s'y attendait.

— Je demeure perplexe, mère Zésumé.

— Une complication, oui, a renchéri Radihaw toujours à genoux auprès d'Hibal vêtu de blanc. Vous pouvez parler de complication, le terme convient.

— Mawat, a enchaîné Hibal d'une voix déconcertante par sa ressemblance avec celle de son neveu. Je sais

que tout cela doit être un choc. Je te prie de comprendre que jamais nous n'aurions agi ainsi si nous avions eu le choix. Lorsque l'Instrument est mort, son aide a immédiatement fait mander ton père, mais... » Hibal a hésité. « ... on n'a pas réussi à le trouver.

— Pas réussi à le trouver, a répété Mawat.

— Messire Mawat, a repris Radihaw, aucune autre conclusion n'était possible : votre père s'est enfui plutôt que d'acquitter le bail.

— Non, a dit Mawat. Non, jamais mon père n'a fui.

— On n'a pas réussi à le retrouver, a répété Zésumé. Mawat, je sais que c'est un choc. Aucun de nous ne pouvait le croire.

— Vous allez retirer ces paroles, a dit Mawat, sa voix toujours tendue et mesurée. Jamais mon père n'a fui.

— On n'a pas pu trouver votre père, a insisté Radihaw. Ni dans la tour, ni dans la forteresse, ni en ville. Nous avons demandé au Freux où se trouvait votre père – malgré les complications qu'implique un entretien avec le dieu en l'absence d'un corps par lequel il pourrait répondre –, nous avons interrogé le Freux sur ce qui était arrivé. Mais la réponse a été ambiguë.

— Et quelle était-elle ? a demandé Mawat.

— La réponse disait : *C'est inacceptable. La dette sera payée*, a rapporté Radihaw.

— Vous étiez encore à trois jours de cheval, Mawat, a plaidé Zésumé. Des affaires pressantes exigeaient la présence du Bail.

— Lesquelles ? s'est exclamé Mawat, désormais incrédule et visiblement en colère. Un groupe de Xulahnais dépenaillés et grelottants réclamait l'attention personnelle du Bail du Freux d'Iradène ?

— Tu es resté trop longtemps éloigné de Vastaï, mon neveu, a répondu Hibal de blanc vêtu. Nous avons tout avantage, pour accéder aux marchandises venues de Xulah, à cultiver la bonne opinion des négociants xulahnaï. Il n'y a pas que la soie et le vin qui arrivent de là-bas. Ils ont des armes, également, et des soldats disciplinés qu'ils pourraient nous prêter ou nous louer afin de nous soutenir contre les Tells qui font pression contre nous au sud-est, ainsi que tu le sais fort bien.

— Oh, et la puissante Xulah va nous prêter une armée, pour se retirer ensuite de nouveau derrière les montagnes, parce que nous le leur demanderons gentiment, par pure bonté et générosité, a commenté Mawat.

— Le sarcasme ne sied pas à l'Héritier du Bail, a répliqué Hibal.

— Aucun serment n'a été juré, a assuré Radihaw, aucun marché n'a été conclu, aucune condition n'a même été suggérée. Il s'agit simplement de prudence et de bon sens. Il convient au Bail d'envisager l'avenir.

— En effet, a renchéri Hibal. Et au vu de ces derniers jours, je pense que tu devrais rester ici et te familiariser avec de telles questions plutôt que de regagner ton poste à la frontière. De toute évidence, il te faut mieux comprendre la situation ici, à Vastaï. Nous ne manquons pas de guerriers pour protéger les frontières des ravages des Tells ; je n'ai qu'un héritier.

— Jamais mon père n'a fui, a réitéré Mawat d'un ton net. Et tu occupes mon siège. Je veux sur-le-champ demander au Freux pourquoi tu es assis à ma place. J'en ai le droit. »

Mawat n'aurait pas eu pour toi la confiance qu'il t'accorde, ne t'aurait pas demandé de l'accompagner, si tu n'avais pas eu assez de sagacité pour saisir ce qui se passait ici. Toute sa vie, Mawat n'avait connu qu'un objectif : accéder à ce Banc à la mort de son père, gouverner l'Iradène et mourir à son tour afin de renforcer le pouvoir du Freux, pour le bien de l'Iradène.

La charge de Bail du Freux offrait nombre de privilèges et une part (au même rang que le Conseil des Préconisations) dans le gouvernement de l'Iradène, ainsi que dans celui d'Ard Vuskta, sur l'autre rive du détroit. Mais cela avait un prix : deux jours après la mort de l'Instrument du Freux – l'oiseau incarnant le dieu qui se faisait appeler le Freux – la personne qui occupait la charge de Bail devait mourir, en sacrifice volontaire au dieu. Peu de temps après, tandis que le nouvel Instrument du Freux incubait dans son œuf, on désignait le nouveau Bail et on lui faisait prêter serment. Le processus exigeait plusieurs jours. Un œuf de freux, même habité par un dieu (du moins, par celui-là) met pratiquement un mois à éclore, mais on s'arrange généralement pour avoir largement le temps de s'assurer que les choses se déroulent comme elles sont censées le faire, que le Bail meure comme il l'a promis et qu'un nouveau Bail soit prêt à prendre sa place avant l'éclosion du nouvel Instrument.

Être Bail était un honneur immense même si, comme tu le comprends sans doute, on ne se battait guère pour l'obtenir. Les ambitieux visaient en général le Conseil des Préconisations, ou la charge de mère chez les Silences, des positions qui offraient une quantité conséquente de pouvoir et d'influence, sans une

durée de vie si limitée. En général, les Héritiers du Bail naissent et sont élevés dans le sérail – comme l'avait été Mawat – et, malgré leurs privilèges et leur pouvoir apparent, ils disposent de très peu d'options s'ils refusent d'accéder au Banc.

« Si ce siège n'était pas le mien, a répondu Hibal d'une voix posée, je ne serais pas en train de te parler en ce moment. J'aurais péri à l'instant où j'ai essayé de m'asseoir ici, si le Freux ne m'avait pas accepté. J'ai couru ce risque, pour le bien de l'Iradène. Il n'est pas besoin d'interroger de nouveau le dieu. Tu arrives tout juste après un périple long et fatigant. Et un choc, à son terme. Je voulais simplement m'assurer que tu apprenais immédiatement la situation. Va, mon neveu et héritier, va te reposer et te restaurer. Nous parlerons plus longuement sous peu.

— Prends un moment pour réfléchir, Mawat, l'a pressé Zésumé. Je t'en prie, comprends-nous. Nous ne pouvions pas agir autrement, et tu demeures l'Héritier du Bail. Tu n'as rien perdu au change.

— Sinon mon père », a rappelé Mawat. Puis, de nouveau : « Jamais mon père n'a fui. »

L'avais-tu déjà vu ainsi ? D'ordinaire, il n'est pas avare de ses sourires. Jusqu'ici, le chemin de sa vie était tracé, et il était assuré du respect et de tous les luxes dont disposait l'Iradène. Mais parfois, il s'attache à un sujet, le saisit à pleines dents et refuse de lâcher prise, et quand cette mauvaise humeur s'empare de lui, il est sévère et implacable. Il est ainsi depuis sa prime enfance.

Si tu ne l'avais pas vu avant, tu l'as constaté alors. Tu en as ressenti un choc, je pense, ou de la frayeur,

parce que, tes yeux toujours fixés sur Mawat, tu as reculé d'un pas, te détournant à moitié pour plaquer une main contre le mur, par besoin de soutien ou, sinon, de peur de perdre l'équilibre si près du sommet de l'escalier. Et tu as arrêté ton mouvement pour considérer ta main contre le mur, puis tes pieds, percevant cette vibration constante, faible et râpeuse qui circulait dans la pierre jaunâtre.

M'entendais-tu, Éolo ? M'entends-tu à présent ?

Je te parle.



Les histoires peuvent présenter des risques, pour quelqu'un comme moi. Ce que je dis doit être vrai ; sinon, il le deviendra, et si l'on ne peut pas le rendre tel – si je n'en ai pas le pouvoir ou si ce que j'ai énoncé est une impossibilité –, alors j'en paierai le prix. Je pourrais dire, plus ou moins sans danger : « Il était une fois un homme qui rentra chez lui à cheval assister aux funérailles de son père et revendiquer son héritage, mais la situation n'était pas telle qu'il s'y attendait. » Je ne doute pas qu'une telle chose soit arrivée plus d'une fois depuis le temps que des pères meurent et que des fils leur succèdent. Mais pour aller plus loin, je dois fournir plus de détails – les actions spécifiques de personnes spécifiques, et leurs conséquences spécifiques – et là, je pourrais, en toute ignorance, me fourvoyer dans la non-vérité. Il est plus sûr pour moi de parler de ce que je connais. Ou de n'exprimer que les généralités les plus

sûres. Voire d'affirmer clairement au début : « Voici une histoire que j'ai entendue », plaçant la charge de la vérité ou de son absence sur le narrateur dont je me borne à rapporter fidèlement les mots.

Mais quelle est l'histoire que je raconte ? En voici une autre que j'ai entendue : il était une fois deux frères, et l'un d'eux convoitait ce qu'avait l'autre. Il exerça toute sa volonté afin d'obtenir ce qu'avait l'autre, quoi qu'il en coûtât.

Voici encore une histoire : il était une fois un prisonnier dans une tour.

Et une autre : il était une fois quelqu'un qui risqua sa vie par devoir et loyauté pour un ami.

Ah, voilà une histoire que je pourrais raconter, et avec sincérité.



Quand je regarde en arrière, le premier souvenir que je trouve, c'est l'eau. De l'eau au-dessus, de l'eau tout autour, une masse immense qui m'écrasait. L'alternance régulière de clartés instables, obscures ou faibles. Des êtres en plumet, semblables à des fleurs, ancrés au fond de l'océan, ondulant dans le courant, filtrant l'eau en quête des vies infimes qui dériveraient à leur portée. Des poissons aux lourdes têtes cuirassées d'os et aux gueules aspirantes. Des scorpions de mer et des trilobites qui galopaient, des ammonites à la coquille spiralée. Je n'avais pas de noms pour ces créatures, je ne savais pas que la lumière, quand il y en avait, venait d'un soleil, ni

qu'existait quoi que ce soit au-dessus de l'eau, permanente et enveloppante. Je ressentais simplement, sans urgence, sans jugement.

Car il existait quelque chose au-dessus de l'eau, évidemment. De l'air et des terres, la pierre à nu hormis aux endroits où croissaient des mousses et de minuscules plantes sans feuilles. Plus tard, il y a eu des arbres et des fougères, et une armée de créatures à exosquelette qui grouillaient, des scorpions, des araignées et des mille-pattes et même, à terme, des poissons dont les ancêtres s'étaient hissés hors de la mer. Je ne ressentais aucune impulsion semblable de me déplacer ou d'explorer. Je ne me posais aucune question.

J'existais longtemps avant ces premiers souvenirs, probablement. Mais je ne peux l'affirmer avec certitude.

Les trilobites ont fini par disparaître – ceci, après un séisme qui a secoué les fonds marins sur lesquels je reposais et les eaux calmes autour de moi, suivi d'une longue période de ténèbres glacées. Les poissons au blindage osseux se sont raréfiés jusqu'à s'évanouir, en laissant d'autres dotés de mâchoires et d'écailles régner sur les mers. Et longtemps après – je ne sais pas combien de temps, l'idée de le mesurer ne m'est jamais venue à l'esprit, mais à en juger par ce que j'ai appris depuis, ce fut très, très longtemps après – l'eau s'est faite moins profonde, de moins en moins, jusqu'à ce qu'enfin je me retrouve, sans avoir bougé, sur la terre ferme.

C'est à partir de là que j'ai commencé à avoir un indice, la vague suggestion, que je n'étais pas absolument unique et seul dans l'Univers, qu'existaient d'autres êtres quelque peu analogues à moi.

Cette nouvelle ère plus sèche (pour moi) confinée à la terre abondait en créatures rampantes : des amphibiens de toutes tailles, des reptiles trapus, munis de becs, qui broutaient la profusion de fougères et de prêles ; d'énormes prédateurs aux longs museaux, aux longues dents ; des chasseurs bipèdes plus menus qui auraient pu évoquer les oiseaux, si ceux-ci avaient déjà existé. Et des créatures plus petites, velues, presque canines – mais il n'y avait pas encore de chiens.

Je ne ressemblais à aucun de ces êtres, de même que je n'avais pas ressemblé aux poissons ni aux trilobites. Et quand les premiers autres dieux que j'aie jamais vus sont passés en tonnant derrière les collines où je gisais, je ne les ai pas reconnus. J'ai senti trembler le sol, l'air devenir tour à tour froid et sec, puis chaud et humide. Les arbres ont tangué, se sont cabrés avant d'être fauchés. Un flanc de colline dans mon champ de vision a éclaté et s'est effondré dans la vallée. À des lieues de là, un fleuve a débordé de ses rives pour déferler d'improbable façon dans les collines, balayant les insectes et les petits reptiles aviens qui pullulaient autour de moi. J'étais trop énorme pour que le flot me meuve, mais j'ai senti l'assise rocheuse se fendre sous moi.

J'observais en place depuis assez longtemps pour savoir ce qui était ordinaire. J'avais assisté à des tempêtes, et même à des violentes. J'avais perçu les lointaines secousses de séismes ou de volcans reculés. Ce phénomène était différent. Pour la première fois, à mon souvenir, j'ai ressenti la peur.

Finalement, la bataille – car c'en était bien une – s'est éloignée. Mais elle avait marqué une différence si

brutale avec tout ce que j'avais déjà vu ou éprouvé que je n'ai pu m'empêcher de m'interroger sur sa nature, ou sur l'éventualité qu'elle se reproduise.

Voilà donc quelle a été ma vision initiale des dieux – sauf moi-même, naturellement – bien que je ne le sache pas. Cela avait été tellement effrayant, tellement subit et surprenant que j'ai enfin entrepris de regarder autour de moi délibérément, pour essayer de comprendre ce qui venait de se passer.

En des ères ultérieures, il y aurait eu des humains pour me révéler ce que j'étais, qui auraient pu me reconnaître dès la première rencontre, comme ceux que j'ai connus l'ont effectivement fait. Mais il n'y en avait pas encore.

Est-ce que cela t'étonne ? Je sais que, parmi ceux qui méditent sur de tels sujets, on suppose communément que les dieux n'ont pas pu exister avant les humains. Après tout, les dieux vivent des prières et des offrandes des humains. Quel dieu pourrait survivre sans cette nourriture de base, cette source essentielle de pouvoir ?

Je suis incapable de te dire de quoi je vivais. Je peux seulement t'assurer que j'étais. En fait, je ne comprends toujours pas tout à fait comment ces autres dieux, ces combattants que j'ai vus, pouvaient agir de la sorte – ne serait-ce que comment ils pouvaient bouger, sans parler de déchaîner une puissance si dévastatrice, si destructrice. C'était pourtant le cas – ainsi que pour beaucoup d'autres, bien que je n'aie pas connu leur existence avant très longtemps. En fait, pas avant que nombre d'entre eux aient disparu.

Beaucoup de dieux de nos jours éprouvent encore vis-à-vis de ces Anciens une crainte superstitieuse. La rumeur veut que certains existent toujours, qu'ils possèdent une puissance immense, implacable, et soient difficiles à tuer. Que, même morts, ils puissent revenir.

Mais je ne savais rien de tout cela. Immobile, j'observais et je réfléchissais, tandis que les bêtes qui m'environnaient cédaient le pas à de nouvelles espèces d'animaux encore, que plantes et arbres changeaient autour de moi. Peu à peu, les mousses ont laissé place à l'herbe, et les fleurs sont apparues.

Ainsi que les oiseaux, bien que je ne sache pas alors combien les oiseaux me compliqueraient l'existence à l'avenir.

Je suppose que j'aurais pu me déplacer. J'aurais pu parcourir la terre, à l'instar de ces autres dieux. Mais, je ne sais pourquoi, je n'en ai jamais eu l'envie, jamais ressenti la pulsion. Je désirais seulement siéger au soleil – je voyais le soleil, désormais, et je l'aimais énormément, j'appréciais sa chaleur, ses arrivées et ses départs quotidiens, son demi-cercle régulier à travers le ciel bleu, de mois en mois. Comme j'appréciais le tournoiement des étoiles, drues et lumineuses dans le ciel nocturne, les comètes de temps en temps, la traînée scintillante des météores. Je voulais savoir ce qu'étaient ces autres dieux, mais pas agir comme eux.

J'étais toujours profondément seul. Et je le restais, en observant les étoiles – savais-tu qu'en plus de leurs cycles réguliers nocturnes et annuels, il existe un autre mouvement, plus ample ? Plus lent, tellement plus lent, et je l'observais, je l'admirais, seul, jusqu'à ce que survienne quelqu'un qui a rompu ma solitude.

Désormais, la glace m'avait envahi. Elle avait tout envahi, aussi loin que portait mon regard, depuis si longtemps que je commençais à me demander si le monde serait désormais glacé. Mais elle a enfin commencé à se retirer. Mon ancien flanc de colline et la hauteur fracassée de l'autre côté de la vallée avaient été broyés, abrasés par l'immense poids de la glace, mais, en se retirant, elle nous a laissé de nouvelles collines ; des amoncellements de graviers, de rochers et d'alluvions.

Je me suis retrouvé au sommet de l'une d'elles. Et j'ai commencé à me demander pourquoi ; j'aurais dû être aplati comme tout le reste, piégé sous le glacier ou enfoui sous les débris qui s'étaient accumulés à sa surface sur tant de temps. Mais non. J'étais demeuré sur la glace et je siégeais à présent sur cette nouvelle éminence arrondie, entourée d'une plaine moutonnante, dénuée d'arbres et couverte d'herbe.

Je n'avais pas voulu être écrasé sous la glace et ne l'avais donc pas été. Maintenant que j'y repensais, je ne voulais pas être enfoui au fond de la mer, recouvert de couches successives de sédiments à la dérive, et je ne l'avais donc pas été. J'avais décidé et j'avais agi, de façon tellement subtile que je ne m'en étais pas rendu compte moi-même.

Une nuit, alors que je méditais cela, une boule de feu a zébré le ciel, plus brillante qu'aucune étoile que j'aie vue dans la nuit, ou que n'importe quelle comète. Elle a disparu quelque part à l'ouest et, peu de temps après, j'ai ressenti le grondement d'un impact.

Au bout d'un moment, des cailloux, de la terre, de l'eau et de la poussière sont tombés en pluie, et une odeur de brûlé s'est répandue. Durant les quelques jours

qui ont suivi, la fumée et le brouillard ont masqué le soleil, et le ciel est demeuré brumeux plusieurs semaines.

C'était, bien entendu, un événement particulièrement notable, mais je n'ai compris sa véritable signification pour moi que des années plus tard, quand j'ai vu des humains pour la première fois.

Ils étaient vêtus de peaux de rennes cousues de perles d'os, de cailloux et de coquillages. Ils portaient des épieux en bois et en os, avec de petites lames de silex insérées à la pointe. Ils les utilisaient pour chasser le renne et l'élan, qu'ils suivaient à travers les plaines herbues. Ce que je prenais pour des loups courait à leurs côtés, mais, bien entendu, j'apprendrai plus tard qu'il ne s'agissait pas de loups, même si leurs ancêtres l'avaient été.

Ils ont campé au pied de mes collines, dressé des feux et vidé des sacoches de champignons et de baies, entre autres cueillettes de leur journée de marche. Ils se sont installés pour cuisiner ou surveiller le feu, ou mis en route pour voir si l'on pouvait glaner quoi que ce soit d'intéressant sur les rives marécageuses de la petite rivière qui sinuait avec paresse à travers la plaine.

L'un d'eux a gravi la colline et s'est adressé à moi. Cela ne m'a pas surpris le moins du monde, parce que je me suis à peine aperçu de ce qui se passait. Des animaux venaient sans cesse à moi et menaient les genres d'activités coutumières aux animaux. Ces animaux-ci étaient assez nouveaux, mais pas assez pour que je leur accorde la moindre attention soutenue. Jusqu'à ce que la personne verse du lait à ma base.

Je comprends à présent pourquoi j'ai remarqué cela, pourquoi je me suis retrouvé intrigué par ce lait, et par les actions de cette personne qui continuait à s'adresser à moi. Pas à ce moment-là, toutefois. Mais plutôt que de détailler de façon fastidieuse mes expériences d'un moment d'ignorance à un autre, je vais simplement expliquer.

La personne était augure de son peuple. Elle avait été formée à déceler la présence des dieux par celle qui l'avait précédée, et celle-là par celle qui l'avait précédée, et ainsi de suite au fil des générations. Tout animal insolite (un renne totalement blanc, un aigle d'une envergure extraordinaire, un mammoth, qu'on ne repérait plus que rarement, désormais) ou un site naturel particulièrement frappant pouvaient indiquer la présence d'un dieu. Lorsque celle qui était augure remarquait ou entendait parler d'une telle occurrence, elle allait, si possible, face à l'animal ou à l'objet, énonçait une série de mots prédéterminés associés à des gestes spécifiques et procédait à une série d'offrandes prescrites. Cela se répétait au long des années, voire des générations, les détails de la procédure étant transmis à son successeur, jusqu'à ce que le dieu finisse par répondre ou que les voyages réguliers de l'augure cessent de le conduire à proximité de la présence divine éventuelle. Cet augure-ci savait être patient. Une personne instruite par l'expérience, la sienne et celle de celles qui l'avaient précédée, qu'il faudrait peut-être très longtemps pour enseigner le langage à un dieu.

Parce que c'était là leur but, à elle et à celles qui viendraient ensuite. Il a fallu un grand moment pour que je comprenne – ou très peu de temps pour moi,

d'un point de vue relatif, mais plusieurs générations d'augures. Les cerveaux humains sont dotés d'une remarquable efficacité pour reconnaître et apprendre le langage ; en règle générale, les enfants humains y répondent très vite après la naissance et, pour la plupart, réussiront en fin de compte à comprendre et à parler une langue rien qu'en écoutant discuter les gens autour d'eux. Mais je n'étais pas un enfant humain et la possibilité même du langage ne m'était encore jamais venue.

L'idée d'un dieu sans langage te semblera peut-être impossible ou ridicule. Après tout, s'il est une chose que les gens savent des dieux, c'est qu'ils exercent leur pouvoir par le verbe. La parole d'un dieu est inexorablement vraie et les dieux provoquent les choses en les exprimant – du moment qu'ils possèdent un pouvoir suffisant, bien entendu. Dire quoi que ce soit dont la matérialisation outrepassse ses capacités peut gravement blesser un dieu, qui aura besoin de décennies voire de siècles de rétablissement. Exprimer une impossibilité parfaite – elles existent, je te le garantis – revient à dilapider son pouvoir sans fin, en vain. Mais avec assez de pouvoir et des mots choisis avec soin, un dieu peut accomplir tout ce qui est possible. Comment un dieu pourrait-il en être un, sans le langage ?

Si le langage est un savoir que les humains ont dû enseigner aux dieux – mon expérience suggère qu'il en est allé ainsi – comment ces autres dieux que j'ai vus il y a si longtemps pouvaient-ils accomplir quoi que ce soit ?

Je ne sais pas. Je puis seulement t'assurer que le récit de mon histoire est vrai.



Mawat a toujours eu très mauvais caractère, comme je disais, même quand il était petit. Son père aussi, en fait, ainsi que le père de son père avant lui. Mais en grandissant entouré de caractères aussi trempés que le sien, de volontés aussi fortes que la sienne, voire plus fortes, appuyées par le pouvoir et l'autorité alors que la sienne ne l'est pas – pas encore –, on doit soit apprendre à museler son caractère, soit courir le risque de se fracasser de désastreuse façon contre des adversaires largement plus puissants que soi, bien avant d'avoir une chance d'y survivre.

Et donc, contrarié, Mawat a boudé. Sans ajouter un mot, il a fait demi-tour et descendu à vive allure l'escalier pour quitter la tour, et tu l'as suivi. Tu n'as pas posé de questions, ni cherché à le rattraper pour marcher à sa hauteur, tu as gardé trois ou quatre pas de distance derrière lui tandis qu'il traversait la cour pavée de pierre. Je pense que tu as remarqué comment les domestiques esquivaient et s'écartaient vivement de son passage. Presque tout le monde dans la forteresse avait appris que le Bail avait fui et qu'Hibal avait accédé au Banc en hâte avant que Mawat puisse arriver, et savait ou craignait que Mawat ne prenne mal la chose. N'importe quel autre jour, la cour aurait été animée de gens et de bruits – des filles portant des seaux d'eau ou de lait, des palefreniers partant avec les chevaux des messagers, des serviteurs occupés à cent tâches diverses,

se saluant, s'arrêtant un moment pour échanger bavardages ou ragots, riant, chantant peut-être. Aujourd'hui, il n'y avait que le rauquement des freux et les chuchotements retenus et rapides des serviteurs qui se taisaient au passage de Mawat.

Tu l'as suivi dans un bâtiment à un étage, mal éclairé, face à la tour, tout en pierre, avec, à l'intérieur, des cloisons de simple plâtre blanc. Tu as croisé des domestiques inquiets, traversé une antichambre et monté un escalier, puis Mawat a franchi une porte et l'a claquée derrière lui, t'abandonnant dans l'obscurité du couloir.

Sourcils froncés, tu as contemplé quelques instants le lourd panneau de chêne, puis tu as poussé un soupir avant de t'asseoir en tailleur et de t'adosser à l'encadrement de la porte.

Au bout d'un moment, tu as fermé les yeux et il me semble que tu as somnolé. Aucun bruit ne filtrait de derrière la porte. Tu as sursauté en t'éveillant quand une servante a remonté le couloir en silence, chargée d'un plateau de lait, de fromage et de pain, et de saucisses. « Vous, a-t-elle lancé en s'arrêtant devant toi. Vous êtes à son service ? » Elle était dégingandée, d'une façon qui suggérerait qu'elle n'avait pas tout à fait l'habitude de sa haute taille, et ses robes de laine – usées, mais propres et bien reprises – ne lui arrivaient qu'aux tibias.

Tu as battu des paupières, émergeant peut-être encore du sommeil. « Non. Si. En quelque sorte. » Tu as adopté une posture plus droite et tiré ta cape autour de toi. « C'est pour messire Mawat ?

— Je suis censée laisser ça devant la porte. Au cas où il sortirait. Il ne va pas sortir, pas tout de suite.

Il ne mettra pas le nez dehors avant des jours, m'a dit la cuisinière. »

Tu as froncé les sourcils. « Je ne l'ai jamais vu ainsi plus de quelques heures.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire. Vous êtes fermier ? On le dirait, à vous entendre.

— Soldat, as-tu répondu. Je suis... un aide de camp de messire Mawat. »

La servante a paru en douter. « Bon, il faut que je laisse ça ici. Au cas où il sortirait. » Elle s'est baissée pour poser le plateau à côté de toi, devant la porte. « S'il n'est pas sorti dans une heure ou deux, vous devriez boire le lait, sinon il va tourner. Je ne sais même pas pourquoi la cuisinière en a envoyé. On a rarement du lait frais, et là, on le gaspille à ça.

— Il aime le lait, as-tu dit. Il l'aime un peu aigre. »

La fille a levé les yeux au ciel et émis un bruit sceptique, puis elle a tourné les talons et s'en est allée.



Voici une histoire que j'ai entendue.

Au terme d'années de prières et de marchandages prudents, de négociations circonspectes et indécises, la maison des Silences a obtenu du Dieu de la Forêt des Silences la promesse qu'il protégerait les habitants de l'Iradène contre la maladie et les invasions. Comme les Iradénis savaient par expérience le dieu également capricieux, ils patrouillaient régulièrement à cheval aux frontières de leur territoire – en particulier à l'orée sud de la forêt, où leurs voisins tels lançaient parfois des razzias

sur les fermes et villages iradénis. La totalité des treize secteurs iradénis – chacun représenté au Conseil des Préconisations – envoyait des volontaires dans ce but.

De longues années durant, il n'y a guère eu que des raids sporadiques – presque tous aisément arrêtés par ces volontaires en poste aux frontières, sans besoin d'une aide divine plus évidente. Mais au fil du temps, les attaques des Tells ont gagné en ambition. Ceux-ci rassemblaient des forces plus importantes, planifiaient leurs stratégies avec plus de soin et mettaient méthodiquement à l'épreuve les défenses de l'Iradène.

En réponse, le Conseil, avec l'accord du Bail du Freux, a ordonné la construction de camps permanents le long de la frontière sud. Ou, plus précisément, fourni des ressources pour la mise en place de buttes et de fossés autour de camps qui étaient déjà devenus plus ou moins permanents. Après tout, et même si, bien entendu, la forêt et le Freux empêcheraient ensemble de réels problèmes venus du Sud, les dieux, en règle générale, aident plus facilement ceux qui ont déjà fait eux-mêmes des efforts. Et le Freux en personne avait admis l'utilité pour lui de fortifications plus solides.

Voilà quelle situation prévalait lorsque Mawat a pris la tête des forces à la frontière. Des troupes disciplinées et parfois imprévisibles, composées comme elles l'étaient pour l'essentiel de fils de seigneurs qui n'aimaient pas reconnaître d'autorité au-dessus d'eux, et de fermiers et de villageois susceptibles de rentrer en courant chez eux à l'époque des moissons ou quand un grave événement se produisait dans leur famille.

J'ai entendu raconter que Xulah entretenait une armée de soldats enrôlés officiellement, qui jurent

jusqu'au dernier d'obéir aux ordres de leurs supérieurs – et que chaque grade supérieur porte un nom et se voit accorder un statut officiel spécifique par l'autorité centrale de cette ville. En théorie, n'importe quel soldat peut mériter de s'élever à ces échelons supérieurs, et ceux qui sont au-dessous de lui doivent obéir à ses ordres, quelle que soit la famille dont il est issu, même si c'est un paysan qui commande à des fils de nobles. En théorie. Je subodore qu'on n'a pas permis à beaucoup de paysans de s'élever si haut dans les rangs. Néanmoins, la méthode paraît très efficace, et on comprend peut-être comment Xulah a réussi à étendre si loin sa domination.

Les soldats iradénis ne fonctionnent pas de la sorte. S'il est vrai que quiconque commande les forces à la frontière doit avoir derrière lui le soutien du Conseil et du Bail, ce nécessaire soutien ne suffit pas. Le commandant doit aussi bénéficier d'un statut assez élevé pour qu'aucun autre fils de seigneur ne se sente humilié d'obéir à ses ordres ; sinon, il devra obtenir leur loyauté d'une autre manière. Comme tu le sais déjà, j'en suis sûr, c'est possible mais rare, du moins en ce qui concerne une prise de commandement sur tous les soldats à la frontière.

Mawat était à la tête de ces forces, soutenu par une demi-douzaine de fils de conseillers. On ne pouvait trouver, en Iradène, de commandant désigné de façon plus satisfaisante. Néanmoins, Mawat voyait à l'occasion son autorité défiée.

Un an et demi avant votre arrivée à Vastaï, un messager a porté une nouvelle urgente au camp gardant la route qui entre dans la forêt. Ce messager a refusé de la communiquer à qui que ce soit en dehors de Mawat,

et ce dernier l'a reçu en privé, dans ses quartiers personnels. Et là, ayant appris la nouvelle, il a convoqué son aide – toi. Il a également requis la présence de trois fils de seigneurs.

« Les Tells, a-t-il révélé à voix basse une fois le rabat d'entrée refermé, se massent en force de l'autre côté des collines. » Il parlait de la ligne de relief qui s'étendait juste au-delà du territoire protégé par les dieux de l'Iradène.

« Ah, merveilleux ! s'est exclamé l'un des hommes, un fils de conseiller nommé Aïru. Rassemblons-les tous en un seul point et nous pourrons nous occuper d'eux définitivement. Je vais réunir mes hommes. » Il a fait mine de prendre congé.

« Ce n'est pas tout, a poursuivi Mawat avant qu'Aïru ait pu s'éloigner. Ils ont conclu un accord avec le dieu qu'ils appellent la Chasse. »

L'un des autres s'est esclaffé. « La Chasse ne passe pas d'accords. Pas qui soit de nature utile, en tout cas.

— La Chasse, a confirmé Mawat, n'accepte pas les offrandes sous conditions et n'aime pas s'engager trop loin sur le futur. Et son attention est aisément distraite. Mais les Tells ont trouvé un moyen de passer un accord significatif avec elle. Du moins le pensent-ils. » Un silence. Debout près de la porte, sur le qui-vive, tu guettais une éventuelle interruption. Mawat a continué. « Ils ont trouvé un volontaire pour se sacrifier. »

La plupart des dieux associés aux Tells sont relativement mineurs. Ils sont liés à quelques familles ou à des lieux spécifiques. Aucun ne se compare vraiment au Dieu des Silences – sinon, un fleuve ou deux qui s'en approchent, éventuellement, mais on ne convaincrat aucun d'eux d'entrer en Iradène, et encore moins de

s'emparer de Vastāi et des richesses qui circulent par le détroit. Pour la plupart, les dieux qui assistaient les Tells au combat n'étaient donc pas de taille contre ceux de l'Iradène. Cela ne les empêchait pas de mettre à l'épreuve les frontières iradénies, bien entendu, mais leur coopération était rarement durable, et peu avaient assez de pouvoir pour accomplir grand-chose par eux-mêmes sans courir un danger.

Mais on pouvait renforcer la puissance de n'importe quel dieu par une offrande convenable. Et l'une des meilleures – comme le sait assurément tout Iradéni – est un sacrifice humain. C'est encore mieux s'il s'agit d'un sacrifice volontaire et auto-infligé, comme l'est également celui du Bail du Freux.

« C'est inutile, a protesté un fils de seigneur. La Chasse n'accepte pas une offrande sous conditions. Quelle que soit son importance, elle ne l'utilisera qu'à ses propres fins.

— Ils pensent avoir trouvé moyen d'obtenir d'elle ce qu'ils veulent, a répondu Mawat. S'ils fournissent ce sacrifice, alors elle exaucera leur demande lorsqu'ils la formuleront, dans la mesure de ce dont elle est capable à ce moment-là.

— Donc, lançons une charge contre eux avant qu'ils ne puissent accomplir le sacrifice, a insisté Aïru. Pourquoi ne sommes-nous pas déjà en route ? » Sa voix lançait un défi. « Pourquoi perdons-nous du temps ? »

Mawat a paru ignorer la tension soudaine dans la pièce. Il a déclaré avec calme : « La précision de l'exécution est cruciale pour leur plan. Qu'ils procèdent au sacrifice un instant trop tôt et la Chasse en détournera probablement une partie à d'autres fins, n'en gardant,